L. 31

Case
FRC
3557

DON PATRIOTIQUE,

OU

NOUVELLE ADRESSE

AUX MILITAIRES

ET A TOUS LES CITOYENS FRANÇOIS.

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

DON PATRIOTIQUE (1),

OU

NOUVELLE ADRESSE

AUX MILITAIRES

Et à tous les Citoyens François.

LE Roi eſt dans les fers, & la France eſt plongée dans la plus affreuſe anarchie ; la religion de nos peres eſt menacée ; ſes miniſtres ſont avilis ; nous n'avons plus de loix ; nous n'avons plus de tribunaux : que ſommes-nous ?

(1) Le paquet qui renfermoit ce don patriotique, a été adreſſé au Préſident de l'Aſſemblée Nationale, qui a propoſé de l'ouvrir, & d'en faire la lecture à la ſéance du 16 Mars. Le côté droit du Préſident a opiné contre ; le côté gauche a opiné pour. La lecture à peine entamée, ce dernier s'eſt rangé du côté du premier, & elle a été ſuſpendue.

Il eſt tems de le dire ; on ne ſauroit trop le répéter : nous ſommes les vils eſclaves des brigands qui forment la majorité de l'Aſſemblée nationale.

Ce ſont eux qui ſoufflent la fureur qui nous anime ; ce ſont eux qui ont mis dans nos mains la torche & le poignard, & qui ont fait de la nation la plus douce des incendiaires & des antropophages.

Ce ſont eux qui nous ont égaré au point de nous faire porter des mains ſacrilèges ſur le plus vertueux des monarques ; c'eſt par leur ordre, François, que vous avez tenté d'aſſaſſiner votre ſouveraine, que vous avez égorgé ſes gardes & maſſacré ſes plus fideles ſujets. On le ſait, Barnave étoit à votre tête.

C'eſt ſous l'adminiſtration de ces démagogues furieux que Paris s'eſt baigné dans le ſang, que MM. Foulon, de Fleiſſel, Berthier, de Launay, du Pujet, & tant d'autres innocentes victimes, ont été immolés ſans procédure.

C'eſt ſous leur adminiſtration que dans la ville de Caen le peuple a aſſaſſiné M. le vicomte de Belſunce, mutilé ſon cadavre, &

fait un horrible repas des reſtes palpitans de cet infortuné militaire.

C'eſt ſous leur adminiſtration qu'à Chauvirey, village près de Veſoul, les payſans ont pourſuivi à coups de fourches M. le comte d'Ambli, leur Seigneur, & l'ont mis enſuite ſur un braſier ardent.

Une pareille ſcene a eu lieu à Arras : M. le chevalier de Vitermont, major des cuiraſſiers, y a éprouvé à-peu-près les mêmes traitemens.

A Troyes une populace effrénée a maſſacré le Maire. Les circonſtances de cet aſſaſſinat font frémir : ma plume ſe refuſe à les retracer.

Je ne finirois pas, ſi je voulois raconter la multitude de crimes qui ſe ſont commis, & qui preſque tous ont échappé à la vengeance des loix.

C'eſt par les ordres de vos députés que M. d'Albert de Rioms, ce brave militaire, pour qui les années de ſervice ont été autant d'années de gloire, a été en butte aux plus ſanglans outrages.

Ce ſont ces hommes pervers qui ſans preuve ont dénoncé à l'Europe un magiſtrat vertueux, M. de Meſmay, comme coupable d'un crime atroce. Il eſt innocent : ils le ſavent ; & ils ont l'infamie de garder le ſilence. Ce ſont eux enfin qui ont donné le nom de brigands aux troupes de Sa Majeſté.

Braves guerriers ! votre honneur ne vous a pas permis de garder le ſilence : vous avez repouſſé cette injure. Les lâches ſont actuellement à vos pieds. Mais vous contenteriez-vous de leur excuſe ? votre ſang ne s'eſt-il pas enflammé dans vos veines à la lecture de la lettre également inſultante & ridicule de leur Préſident (1) ? J'en appelle à vous : euſſiez-vous penſé il y a deux ans que l'armée du plus puiſſant monarque de la terre auroit vu de ſang froid ſon roi priſonnier, & eût été en correſpondance avec un de ſes bourreaux ? Ah ! ne ſouffrez pas davantage les indignes traitemens qu'éprouvre votre auguſte maître :

---

(1) Et de celle du ſieur Dubois de Crancé, qui, même en cherchant à ſe juſtifier, ne déſavoue pas avoir prononcé le mot de brigands en parlant de la compoſition actuelle de l'armée.

aſſemblez-vous dans toutes les provinces ; rendez les peuples témoins de votre retour à l'obéiſſance ; renouvellez devant eux le ſerment ſolemnel de n'obéir qu'au roi. Les citoyens vertueux y applaudiront ; & ſi quelques méchans, payés par l'aſſemblée nationale, vouloient exciter des troubles, conſervez de la modération ; ne verſez pas même ce ſang impur : une contenance ferme ſuffira pour en impoſer à ces ſcélérats. Ils ont pu vous corrompre : mais ne craignez pas qu'ils oſent vous attaquer.

Faites ſavoir enſuite au roi qu'il a des défenſeurs : ſuppliez-le d'aſſembler ſon armée ; que chaque régiment lui répete qu'il ne la croira libre que quand il le verra au milieu de ſes troupes ; que c'eſt alors qu'il ſera témoin de leur repentir, & qu'il oubliera ſans doute l'erreur d'un moment, qu'elles ſont décidées à racheter par des ſiecles d'amour & d'une inviolable fidélité.

Que ce ſoit encore vous, braves militaires, qui rendiez aux loix leur empire ; que ſous votre protection les cours ſouveraines s'aſſemblent d'un bout du royaume à

l'autre : remettez entre leurs mains le glaive de la juſtice ; dites-leur de s'en ſervir pour punir les traîtres qui vous ont ſi cruellement trompés ; & ne les quittez pas que vous ne les ayez vu, briſer au nom du roi, l'ouvrage impie de nos tyrans.

Cette conduite noble réparera vos torts ; elle vous méritera la reconnoiſſance de la France ; l'eſtime des nations étrangères en ſera le prix ; & votre roi, le vertueux, le ſenſible Louis XVI, n'aura recouvré ſon pouvoir que pour ſe livrer à la reconnoiſſance, & combler de bienfaits les héros qui l'auront replacé ſur le trône.

Et vous, François, citoyens de toutes les claſſes, que d'erreurs n'avez-vous pas à vous reprocher ! Il y a un an que chaque province, chaque ordre, chaque particulier crioient ſans ceſſe contre le deſpotiſme des miniſtres du roi : que vous avoient-ils faits en comparaiſon de ce que vous ſouffrez maintenant ?

Qu'euſſiez-vous dit, ſi, abuſant du nom du ſouverain, ſes miniſtres avoient fait entrer dans le conſeil des comédiens & des bour-

reaux ? s'ils euſſent admis les *Proteſtans* & les Juifs aux emplois civils & militaires ? s'ils euſſent inſulté à la religion ſainte que vous profeſſez ? s'ils euſſent profané vos temples, en faiſant arracher de la chaire les apôtres courageux qui nous prêchent les vérités qu'elle enſeigne (1), ſous prétexte que l'évangile ne s'accorde pas avec leurs fureurs ?

Qu'euſſiez-vous dit, s'ils avoient aboli les priviléges des provinces, les prérogatives des ordres, les immunités des villes, s'ils vous avoient enlevé vos propriétés, s'ils avoient pillé les égliſes, & arraché au au clergé des biens que vos ancêtres conſacrerent jadis au ſervice des autels & au ſoulagement des malheureux ?

Qu'euſſiez-vous dit, s'ils vous avoient dépouillé des penſions qu'avoient mérité vos vos ſervices, & ſi, en laiſſant ſubſiſter les anciens impôts, ils euſſent exigé le quart de vos revenus, votre vaiſſelle & les deux &

---

(1) A Chaillot, près de Paris, le peuple a maltraité un Prêtre qui prêchoit le Jugement dernier. Les communes ont comblé d'éloges cette action atroce.

demi pour cent de votre mobilier ; ſi les boucles de vos ſouliers n'avoient pu échapper à leur rapacité, & s'ils avoient fait arracher avec violence les anneaux qui pendent aux oreilles de vos femmes & de vos enfans ?

Qu'euſſiez-vous dit, ſi un membre de ce Conſeil eût propoſé d'entrer dans vos maiſons, & d'en enlever à main armée l'argent monnoyé qui s'y trouveroit (1) ?

Qu'euſſiez-vous dit, ſi pour empêcher vos réclamations de parvenir au trône, les miniſtres vous euſſent forcé de recevoir la loi martiale, cette production monſtrueuſe du plus méchant des hommes, cette loi qui les enfreint toutes, que les tyrans ont pu concevoir & même faire exécuter, mais qu'ils

---

(1) Cette propoſition a été faite par M. Rebelle à l'aſſemblée nationale : elle a été au moment de paſſer. Le Journal de Paris, fait par Garat, digne confrere de M. Rebelle, dit que ce dernier n'a oppoſé que le calme de la vertu aux reproches de M. Dupont.

Les Députés ſe connoiſſent en vertu.

n'ont jamais eu la hardieſſe de faire promulguer dans leurs états.

Votre fidélité auroit-elle tenú contre de ſi cruels traitemens ? Non, un ſoulévement général auroit annoncé votre indignation ; & vous avez la baſſeſſe de les ſouffrir de vos féroces repréſentans, de ces êtres perfides qui ont employé toute la ſubtilité de l'intrigue pour obtenir votre choix, & qui n'ont pas plutôt été revêtus de vos pouvoirs, qu'ils ont eu l'audace de décréter, que leur ſerment n'étoit point obligatoire, & l'effronterie de ſe déclarer vos ſouverains.

François ! ſi la religion, ſi la juſtice, ſi le ſpectacle touchant du meilleur des rois outragé & captif, ne ſont pas des motifs aſſez puiſſans pour vous émouvoir, que du moins votre intérêt vous éclaire.

La honte & le déshonneur de la France ſont à leur comble ; ſa ruine eſt inévitable ; elle a été jurée par vos repréſentans, qui ſe diſent les reſtaurateurs de la France. Hâtez-vous de les rappeller & de les punir, ſi vous voulez vous dérober aux maux qu'ils vous préparent encore. Que le ſantôme coloſſal de leur puiſſance ne

vous effraie pas : penſez qu'il eſt votre ouvrage : dites un mot, & il eſt abattu.

Quelle gloire attend la province qui ſecouera la premiere leur joug odieux ! un ſi bel exemple entraînera les peuples ; ils rentreront à l'envi ſous la puiſſance dûe à l'autorité légitime ; elle aura rendu le calme à ſa malheureuſe patrie ; l'Europe, que nos diviſions ont ébranlée, lui devra la paix ; ſon nom ſera béni d'âge en âge, & nos derniers neveux offriront encore un tribut d'éloges & de reconnoiſſance à cette heureuſe contrée.

POST-SCRIPTUM

Au moment où j'écris, j'apprends qu'on fait courir le bruit d'une nouvelle conſpiration. Ho ! mes concitoyens, comme on vous trompe ! Réfléchiſſez donc une fois ! Toutes les conſpirations qu'a inventées l'aſſemblée nationale pour vous mettre en fureur,

ont-elles été prouvées ? elle vouloit éloigner les ſoutiens de la France, les Condé, les Broglio, les d'Eſtaing, qui ſe ſeroient oppoſés à ſa ruine. Il n'y a eu de conſpirateurs que vos députés. Ils ont voulu égorger vos maîtres.

M. de la Fayette a été par leur ordre les prendre à Verſailles, à la tête de 20000 hommes, ſuivi d'artillerie; tout le monde le ſait; & que votre malheureux roi eſt forcé, le poignard ſur le cœur, de ſanctionner les brigandages de l'aſſemblée nationale.

Peuple trop crédule, ne voyez-vous pas qu'on vous effraie pour détourner votre attention des maux préſens ? Pendant que des craintes

imaginaires entretiendront votre agitation, vous ne vous appercevez pas des opérations deſtructives de l'aſſemblée, vous ne vous informez pas de l'uſage qu'elle fait des immenſes tréſors que vous envoyez de toute part dans la capitale. Et voilà juſtement ce qu'on veut.